

Lenine Mc Donald

LE *RÊVE*
DU PETIT
CHIEN BLANC



Journal d'une résilience mélancolique

Lenine Mc Donald

Le rêve du petit chien blanc

Journal d'une résilience mélancolique

© Lenine Mc Donald, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5231-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Je ne crois pas que le livre de mon frère Maurice ait besoin d'une préface ou de commentaires : il est si lumineux et si généreux que la chaleur de sa propre lumière lui suffit.

Ce prologue ne peut avoir qu'une justification : lui adresser mes remerciements pour avoir si bien su restituer la mémoire de notre mère dans l'expérience d'une filiation – expérience que nous avons vécue ensemble en bien des moments, ce pourquoi je me suis si souvent retrouvé dans les résonances et les émotions qu'il a su faire remonter du passé où leurs vibrations étaient enfouies.

Si je m'y suis retrouvé, ce n'est pas seulement parce que la plupart des faits m'étaient connus et que les paysages m'en étaient familiers, ainsi que les douleurs parfois profondes et inguérissables ; c'est parce qu'en évoquant une vie – celle de notre mère – et en donnant forme à sa propre mémoire – à la mémoire dont les rêves habitent le présent –, Maurice a su faire passer dans ses mots, entre ses mots, sous ses mots, tout le tissu invisible des non-dits et des sentiments par lesquels, si fermées sur elles-mêmes qu'elles puissent sembler, si exposées qu'elles soient à s'enfermer paradoxalement en elles-mêmes en se refusant elles-mêmes, et à rester ainsi prisonnières de leur propre refoulement, toutes les expériences humaines sont susceptibles de s'ouvrir à toutes les autres. Le récit (ou faut-il dire le récitatif ?) de Maurice en témoigne, en racontant l'ouverture l'une à l'autre de deux vies, ouverture qui s'accomplit jusqu'en dehors d'elles-mêmes dans un espace qui les déborde, qui est fait de rêves autant que de faits, d'échos et de silences autant que de paroles prononcées, de pertes, de fantômes et de souvenirs flottants autant que de réalités, d'absences autant que de présences.

Les expériences humaines communiquent les unes avec les autres non pas tant par des connaissances partagées que par leur immersion en une même énigme, l'énigme de vivre que redouble l'énigme de devoir vivre d'une vie qui soit humaine au sens le plus plein de ce mot, qui signifie le refus de la cruauté, de la

brutalité, de l'égoïsme, de la bêtise, et la tentative de mener une existence sensée quand bien même le monde serait dépourvu de sens.

Parce qu'elle se présente pour chacun dans des circonstances autres, cette énigme n'a jamais la même forme et aucune vie ne l'affronte de la même façon ; parce que cette énigme n'appelle jamais la même réponse, aucune vie ne peut servir de modèle aux autres. Mais toute vie concerne toutes les autres en tant qu'elle affronte l'énigme qu'elle est à elle-même, qu'elle témoigne de l'énigme générale de devoir vivre, qu'elle invite à chercher les moyens de ne pas désespérer et, à l'épreuve des duretés du destin, des pièges et des marécages de l'existence, des deuils, des déceptions, des malentendus et des mésententes, d'essayer d'exercer les ressources de la vertu d'humanité.

Pour l'exercice d'humanité qu'est le beau livre qui suit — merci, Maurice, tout simplement merci.

Jean-Yves Pranchère

Certains prénoms n'ont pas été cités volontairement.

Il n'y avait pas de paysages, juste un brouillard blanc qui m'entourait et m'empêchait de voir au loin. C'était un territoire dont on ignorait les frontières et d'où l'on ne pouvait jamais sortir. Certains s'y sentaient enfermés et d'autres y trouvaient leur liberté. J'avais des espoirs et des doutes, marchant comme un mendiant attaché à ses rêves. J'ai voulu avancer, tenter de trouver un chemin sous un soleil qui ne pouvait percer. Je me suis arrêté, examinant au loin des formes en mouvement. J'ai mis du temps à discerner ce qui était devant moi. Des crocodiles et des tortues se tenaient là par dizaines, réunis comme pour une assemblée extraordinaire. Ils me faisaient face, presque amorphes sur un nuage épais virant du blanc au gris au rythme d'un cœur fatigué. Immobile, je les observais. Eux, semblaient déjà connaître la raison de ma présence. Moi, je ne pouvais ni imaginer, ni comprendre, ils ne faisaient aucun bruit et je subissais leur silence. Alors, le rêve bascula... La toile d'un piège tissé m'apparaissait, je devenais fébrile et attentif au moindre mouvement. Je mis du temps à le remarquer, au milieu de ces créatures, un de ces crocodiles à l'allure préhistorique était enchaîné. Il était tapi dans l'ombre, invisible, attendant le diable sait quoi. Ce mâle impressionnant demeurait plaqué au sol par des chaînes et des piquets qui lui interdisaient le moindre mouvement. Imperceptiblement, je le sentais grandir, se transformer, devenir plus imposant et plus inquiétant. Il m'imposait sa respiration et son regard de reptile ignorait la pitié. Ces animaux me terrifiaient depuis l'enfance et celui-ci avait une emprise forte sur moi, il me connaissait et il irradiait de lui une menace sourde, dont les vibrations faisaient tout trembler autour de moi. Les tortues et les autres reptiles se sont alors écartés puis effacés lentement, jusqu'à disparaître. Tout ce qui entravait cet animal disparut d'un seul coup, ne laissant qu'une seule de ses gigantesques pattes arrière attachée par une chaîne au bout d'un piquet devenu fragile.

Je restais dans ce silence étouffant, transpercé par la peur, conscient que s'il avançait, ne serait-ce que d'un pas, il pouvait me dévorer, incapable que j'étais de faire le moindre mouvement pour amorcer une fuite illusoire. Le temps était

suspendu à son pouvoir. J'étudiais toutes les solutions pour m'échapper, mais impossible de réfléchir, ni même de me réveiller.

De ces limbes de cendre qui m'entouraient, est apparu de nulle part, un petit chien blanc. Il est arrivé derrière moi, m'a dépassé en trotinant et s'est approché du crocodile, détournant l'attention que ce monstre préhistorique m'avait portée. Je tremblais, imaginant qu'il n'allait en faire qu'une bouchée. Cette boule de poils a d'abord évité quelques mouvements brusques de ce reptile le mettant en garde et, comme si de rien n'était, le chien s'est mis à sauter et à courir autour de lui avec frénésie, sans pour autant aboyer. Je frémissais de peur de le voir ainsi s'approcher d'une mort certaine. Rien ne s'est passé comme je l'imaginais.

De fil en aiguille, ils ont fini par transformer ma peur en jeu, comme des enfants, tant et si bien que mon angoisse s'est apaisée. Je les ai regardés un moment. Alors qu'ils continuaient de jouer ensemble, je suis parti.

Ce rêve, je l'ai fait une nuit du mois de mai 2019. Je l'ai retranscrit au matin parce qu'il m'avait marqué et que je ne voulais pas l'oublier. Il m'arrive de les mettre par écrit quand ils subsistent encore au lever du jour. Il patientait au milieu de mes bouts de textes et de ces pages que je remplis depuis de longues années. Ce n'est qu'en me relisant ces derniers jours, qu'un souvenir m'est revenu comme un flash. Ma mère dans son enfance, avait un petit chien blanc, un Loulou de Poméranie qu'elle adorait et qui ressemblait à celui qui venait de me sauver. Plus tard, elle a eu aussi 2 fox terriers que j'ai bien connus puisqu'ils font partis de mon enfance et mon adolescence. Elle les avait beaucoup pleurés.

Je me suis alors intéressé à l'interprétation des rêves, leur importance et leur rôle de régulation émotionnelle, certains parlent également de thérapie nocturne. Ces mots ont résonné en moi. Un appel à remuer le quotidien était en train de naître. De mon corps s'échappaient des souvenirs d'enfance que je tentais de retenir.

Mes mains tremblent souvent, la mémoire me joue des tours et sélectionne des images que je n'ai pas choisies. Les bonheurs, les blessures ressurgissaient dans le désordre, témoins d'un temps disparu. Ma mère n'était plus de ce monde, je

voulais lui rendre un hommage, raconter qui elle avait été et ce qu'elle avait vécu. Sous ce travail de deuil, je n'imaginai pas la fêlure enfouie que j'évitais depuis trop longtemps.

J'ai commencé à écrire dans un train qui me ramenait à Paris à l'âge de vingt-cinq ans. Je venais de passer une semaine à Montpellier. Je me suis assis dans ce train et une sensation que je ne connaissais pas encore a parcouru mon épine dorsale, comme un besoin vital. C'est un état d'esprit particulier que je reconnais maintenant à chaque fois qu'il arrive, le cerveau se mobilise d'une manière particulière, non loin d'un état second. C'est un appel comme une porte qui s'ouvre et me signifie que je peux entrer dans cet espace de création. Si je n'entre pas, tout peut se refermer très vite. Cette première fois-là, j'ai donc attrapé un stylo et un cahier que j'avais apportés par hasard et que je n'ai pas lâchés durant tout le voyage. J'ai rempli des pages sans m'arrêter, une frénésie à déposer mon humeur, comme pour frôler l'éternité. Je suis sorti du train avec un sentiment de bien-être, une tâche accomplie et depuis ce jour, j'écris régulièrement des poèmes et des textes de chansons, mais aussi ce que je ressens. La fille que je venais de laisser était amoureuse de moi, j'étais incapable à l'époque de comprendre ce que signifiait ce sentiment.

La peur d'aimer, je l'ai eue la plus grande partie de ma vie. Elle m'a tordu le cœur dans tous les sens. Il m'est arrivé ainsi de passer des journées à pleurer, sans pouvoir m'arrêter. Ce torrent m'a inondé parfois, sans que je puisse comprendre vraiment. Ce que je prenais pour un grain de poussière a été une violence que je me suis infligée, l'effet boule de neige d'années refoulées à tenter d'enterrer mes sentiments. L'amour, je ne l'ai connu qu'à travers les yeux de ma mère, le prisme de mon enfance. J'ai fait souffrir et j'ai souffert. Je me suis construit une forteresse de fragiles pensées, croyant me protéger à jamais et je n'ai pas pu imaginer ce que cela avait entraîné. Ma sensibilité est devenue une blessure ouverte sur le monde, enfermant les émotions.

De ces petits ruisseaux que l'on trouve au milieu des champs, coule une rivière qui grandit et laisse s'échapper des fleuves amers où le temps s'enlise. Prenez un film de Noël, ce condensé du meilleur de l'humanité à la sauce Walt Disney, encore aujourd'hui, quelle que soit la stupidité du scénario, quelle que soit sa naïveté, il y a forcément un moment où je vais être submergé, noyé, englouti dans un chagrin qui n'est pas le mien. Il y a cette union sacrée d'une

famille qui se réunit, que je n'ai pas toujours connu et qui me manque, mais est-ce seulement cela ? Est-ce toi maman ou la vie qui provoque ça ? Ces questions, je continue de me les poser. Comme toi, je suis derrière ce mur que je me suis construit, inconsciemment, je t'ai vue souffrir, j'ai pris en moi la douleur et la culpabilité et j'ai longtemps porté ce sac sur mon dos croyant te soulager. Je me suis rongé le cœur sans comprendre, sans savoir, mon esprit fermait des portes et jetait aussitôt la clé, le corps se fissurait de toute part. Sans que je m'en rende compte, ma vie était enveloppée d'idées noires.

Le cerveau fonctionne comme un mauvais algorithme et va chercher encore et toujours des sentiments ou des réactions que l'on utilise trop souvent. Nous vivons au cœur de nos habitudes et celui-ci travaille à nous faire porter toujours les mêmes habits, des accoutumances dont il est difficile de se défaire. Sans cesse, je revenais à des pensées sombres, afin d'imaginer toujours le pire, d'entrevoir le désespoir derrière chaque porte qu'il me fallait ouvrir et la mort inéluctable qui faisait de mes nuits une angoisse. La façon dont on regarde la vie n'est qu'un angle de vue à un instant précis. Une photo qui vieillit sans nous, un trésor perdu que l'on retrouve parfois au fond d'une petite boîte.

Quand je regarde les photos de ma mère jeune, je vois une belle femme, blonde et mince qui sourit à la vie. À travers son regard, elle affiche une tranquillité forte. Lorsqu'on ne connaît pas la personne ou son histoire, il est impossible d'imaginer d'une simple photo les sentiments qui l'habitent. Elle prend la pause et le sourire efface ses pensées. Cette femme qui est devenue ma mère, m'est presque inconnue.

Je plonge alors mes yeux dans ce que renvoie mon miroir, tentant de discerner tout ce qu'elle m'a transmis. J'y vois un homme aux cheveux poivre et sel, la cinquantaine passée, les yeux vert marron, ni gros ni maigre, ni grand ni petit. J'ai le sentiment de m'être accroché à la jeunesse comme je pouvais, luttant désespérément contre le temps qui passe. Je me souviens de moi, adolescent. On se moquait de mes oreilles que l'on trouvait trop grandes, moi je ne voyais que mon nez qui me couvrait le visage. J'avais tendance à ne voir que les défauts, je ne me trouvais pas beau et sans aucun attrait face à tous ceux que je pouvais croiser à l'intérieur du lycée. Cette subjectivité s'est envolée avec les années et aujourd'hui c'est un souvenir qui se réveille et s'échappe sur cette page.